

Trois jardins paradisiaques dans l'*Odyssee*

Jacqueline de Romilly

Les Grecs n'ont pas eu l'idée du paradis. On trouve bien des images, ici ou là, d'une vie douce, sans aucun des maux habituels (ainsi pour l'âge d'or); on trouve aussi quelques allusions à un lieu privilégié, comme les Champs Elysées, les Iles Fortunées, ou le pays des Hyperboréens;¹ et déjà certains passages parlent d'arbres et de "fleurs d'or". Mais ce sont là des allusions éparses, imprécises, et reflétant des traditions peut-être assez peu grecques. L'idée d'un jardin idéal n'est pas ancrée dans la pensée grecque. Et si les Grecs ont lancé un mot d'origine iranienne qui a donné le terme moderne de "paradis", ils ne l'ont employé qu'au sens propre, pour désigner les vastes réserves des seigneurs perses: le mot entre dans la langue avec Xénophon.

Ces premières remarques donnent déjà l'impression d'une culture presque exclusivement centrée sur l'homme, tel qu'il est, et sur la vie humaine, dans le monde où nous sommes. Cette impression se précise si l'on considère ce qui, au seuil de la littérature grecque, s'approche le plus de ce jardin idéal que représente l'Eden — à savoir les jardins de rêve de l'*Odyssee*. On cite le plus souvent celui d'Alkinoos. Mais l'ordre de l'oeuvre s'accorde avec l'ordre de préséance pour nous inviter à commencer par Calypso. Calypso est une nymphe immortelle; Alkinoos un souverain légendaire dans un pays plus qu'humain; et l'*Odyssee* s'achève avec le jardin de Laërte — un homme.

Cela fait une belle gradation; mais il ne faut pas forcer les choses; l'ordre du poème n'est pas celui de la conception des trois épisodes! En revanche, le rapprochement des trois jardins offre, en mêlant le sacré et l'humain, une occasion tout à fait valable d'observer leur mélange, et leur dosage respectif.

Les trois jardins ont des points communs. Tous trois traduisent l'aspiration normale que peut éprouver un homme de Grèce, ou plus généralement un méditer-

¹ Voir, pour les Champs Elysées, *Od.* 4.558-568; pour les Iles Fortunées, Hes. *Erg.* 171-174 et *P. O.* 2.78-84; pour les Hyperboréens, *P. P.* 10.37ff. On rapproche la description de l'âge d'or dans Hes. *Op.* 111-121.

ranéen, dans l'ordre du paysage. Tous auront de l'eau, des arbres, des fruits, de la fraîcheur.

Nous n'étudierons pas ici ce sentiment commun aux trois: l'attitude des poètes grecs par rapport à la nature a été étudiée dans des ouvrages détaillés.² Mais, à l'intérieur de ce cadre commun, les différences entre nos trois jardins peuvent être révélatrices — et en particulier le rapport que chacun présente entre mythe et réalité.

Le jardin de Calypso entoure, dans l'île, la caverne où elle-même demeure. Et une première remarque s'impose: ce n'est pas vraiment un jardin, plutôt un petit bois, particulièrement ravissant.³ Ce trait explique sans doute que le rapport avec l'Eden n'ait point été mis en avant.

Dans le récit on sent d'abord la fumée d'un feu. Calypso y brûle des essences qui n'apparaissent pas ailleurs dans l'*Odyssee*: le cèdre et le thuya — deux arbres odorants, dont le dernier est lié à l'idée d'encens. Quant au cèdre, il ne se rencontre guère à l'état naturel qu'en Afrique ou en Syrie; il devait donc être rare en Grèce; et sa présence ici a déjà une petite saveur orientale et exotique. Aucune des deux autres descriptions n'aura ni ces arbres ni ces senteurs.

Autour de la caverne, le petit bois est fait d'arbres plus connus: aunes, peupliers et cyprès.⁴ Mais, là non plus, on ne les retrouvera pas dans les autres descriptions: ce ne sont pas des arbres de jardin. De même ce bois est tout plein d'oiseaux — oiseaux de terre ou bien de mer — qui, bien entendu, n'ont rien à faire dans des vergers.

Les autres plantes semblent également être venues seules: une vigne chargée de grappes, des prairies, du persil,⁵ des violettes.

Et l'eau? Eh bien, l'île comporte quatre sources aux eaux divergentes; et, si cela est beaucoup pour une petite île, c'est ... le chiffre même du Paradis terrestre!⁶

Ce "lieu agréable" est exceptionnel; et Homère le souligne en faisant admirer son charme par un dieu (et même par un dieu chargé de messages urgents, comme l'est Hermès, chargé d'une mission par Zeus). Homère conclut, en effet, la description en disant: "Dès l'abord en ces lieux, chacun, fût-il un immortel,

² Annie Bonnafé, *Poésie, nature et sacré I: Homère, Hésiode et la sentiment grec de la nature* (Lyon 1984), 272.

³ 5.58-75.

⁴ On trouvera aussi des sapins, plus loin — ainsi que des arbres morts, mais ceux-ci sont nécessaires pour le radeau (cf. G. Germain, *Genèse de l'Odyssee* [Paris 1954], 240).

⁵ Certains s'inquiètent de voir pousser du persil, ou céleri sauvage, dans une prairie: mais comme le dit gentiment Stanford, "this is a fabulous meadow".

⁶ Et ce chiffre ne correspond pas à une habitude de l'épopée: cf. G. Germain (n. 4), 550. Mais il y a aussi quatre fleuves aux enfers (v. la fin du *Phédon*).

devait avoir les yeux charmés, l'âme ravie".⁷ Et, comme si cela ne suffisait pas, il précise qu'Hermès s'arrête: "Le dieu aux rayons clairs restait à contempler. Mais, lorsque, dans son coeur, il eût tout admiré, il se hâta d'entrer ..."

A tous égards, par conséquent, un lieu féérique. Mais on le remarquera, il ne comporte rien d'anormal: pas de fruits à contre-saison, pas de fleurs inconnues: à vrai dire l'on s'étonne presque de l'étonnement d'Hermès, tant le lieu paraît humain et normal.

Cette impression se renforce quand on lit les mots d'introduction. Ils nous disent que Calypso était au coin du feu, occupée ... à tisser! Avec une navette d'or, c'est vrai. Mais est-il occupation plus humaine? La nymphe Calypso n'a pas cultivé son jardin, mais elle travaille! Le plus divin des lieux est assez humanisé pour que le travail s'y inscrive en marge. Calypso, au reste, n'a pas de servante; ou du moins on voit apparaître en surprise, au vers 199, des femmes qui la servent, elle, à table. Mais, pour tout le reste, elle fait tout sans aide. Elle sert Hermès; elle sert Ulysse; et la "toute divine" se chargera elle-même de porter au navire tout ce dont Ulysse a besoin. Il est en son pouvoir de faire souffler un vent favorable, mais elle porte à pleins bras, toute seule, le tissu pour les voiles du navire.

L'humanisation du récit homérique se marque bien par de tels détails. Et elle explique que cette peinture, devenue si proche de nous, puisse toucher, comme elle a fait, des lecteurs appartenant à des cultures et à des époques diverses.

En même temps elle révèle une certaine vision du monde. Calypso et le cadre où vit cette immortelle sont juste un peu en marge de l'humanité, et un peu au-dessus — mais très peu.

Le jardin d'Alkinoos aurait toutes raisons d'être plus humain encore; mais le royaume des Phéaciens tient du miraculeux et du magique.

Le palais, d'abord, est d'une beauté stupéfiante: "Car, sous les hauts plafonds du fier Alkinoos, c'était comme un éclat de soleil et de lune":⁸ murailles de bronze, portes d'or aux montants d'argent, torchères, tout y est! Et le jardin est aussi beau.

Cette fois-ci, c'est un vrai jardin. Parce que c'est un vrai jardin, on l'a rapproché, dès les premiers siècles de notre ère, du jardin d'Eden.⁹ Pourtant, c'est un jardin très humain, et déjà utilitaire. Il se compose d'un verger et d'un potager. Dans le verger, que trouvons-nous? Non pas des arbres rares, mais tous les arbres fruitiers des pays méditerranéens: poiriers, grenadiers, pommiers, figuiers, oliviers et vigne. Seulement tous sont incroyablement prospères et productifs: ils portent leur fruits "l'hiver comme l'été, toute l'année"; on voit les

⁷ 73, traduction V. Bérard, modifiée.

⁸ 7.84ff.

⁹ F. Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque* (Paris, Les Belles Lettres, 1956), 165 n. 44.

fruits nouveaux à côté des anciens. Quant à la vigne, elle comporte aussi deux états: “La partie au soleil est bonne pour la vendange, alors que, du côté à l'ombre, les grappes sont encore vertes”.

C'est là un trait de merveilleux. Nul art humain, nul terrain, ne saurait donner des fruitiers, qui, indéfiniment, produisent de nouveaux fruits à côté des vieux. Et pourtant, admirons la légèreté du trait: Homère ne donne de commentaire que pour la vigne, dont il lie l'état de maturité à l'exposition qui en place une partie à l'ombre et l'autre au soleil. La magie et l'art du viticulteur se rejoignent et se fondent.

Quant au potager, il a aussi ses sources; mais nous nous rapprochons de l'humain: il n'y en a cette fois que deux: l'une pour le jardin, l'autre pour la maison.

Devant un tel jardin, Ulysse a la même réaction qu'Hermès chez Calypso: les deux vers qui la disent sont répétés, d'un récit à l'autre, à la seule différence du nom propre.¹⁰

Il faut noter que toute cette description a été écartée par V. Berard, après d'autres critiques, à commencer par Bethe.¹¹ La raison de cette condamnation est plaisante: c'est que les restes des demeures mycéniennes ne concordent pas avec une telle description! Beaucoup ont, avec raison, protesté:¹² il est clair que le récit est ici fait et de rêve et de traditions lointaines, remontant sans doute à d'autres cultures. Autant vaudrait écarter tout l'épisode à cause des pouvoirs de la reine qui ne correspondent pas aux usages mycéniens! Cette condamnation, avec ces motifs, a donc surtout, pour nous, l'avantage d'attirer l'attention sur le caractère idéalisé de toute la description.

Ce caractère idéal est-il divin? ou est-il humain? Homère dit bien, en conclusion de la description: “Tels étaient les présents magnifiques des dieux au roi Alkinoos” (132). Mais il s'agit des deux sources, du terrain, et du souffle du zéphir Autrement, rien ne suggère le miracle, et le jardin n'est que la perfection d'un jardin humain. On ne voit personne le travailler; mais on ne dit pas non plus qu'il s'épanouit sans travail. On signale au contraire, juste avant la description, l'activité des cinquante servantes, qui s'occupent à moudre le blé comme à tisser (103-106).

Aussi bien, on a rapproché toute cette description, relatant l'arrivée chez Alkinoos, d'un conte égyptien sur un naufragé arrivant dans l'île du Serpent;¹³ or le rapprochement, même s'il n'implique pas une source commune, prête à la comparaison: dans le conte égyptien, c'est toute l'île qui est couverte d'une superbe végétation: ici c'est simplement le jardin du roi. Et, dans le conte égyptien,

¹⁰ 5.75-76 = 7.133-134.

¹¹ *Homer II*, 136ff.

¹² Voir ainsi G. Germain (n. 4), 297.

¹³ *Ibid.*, 299ff

le souverain est un serpent: Homère est, toujours, plus attaché à l'homme que les textes divers auxquels on le compare.

Comme le note G. Germain à propos de ce passage: "Il faut tout l'art concret du poète pour faire perdre de vue cet arrière-plan de surnaturel presque continu".

Avec Laërte, cette fois, aucun problème! Il s'agit du jardin très humain d'un vieil homme.¹⁴ Du reste, Laërte n'intéresse pas ceux qui recherchent les sources lointaines ou mythiques de l'épopée.

Chez lui, nous retrouvons un verger, de la vigne, des légumes. La plantation doit être vaste et prospère, puisque Ulysse rappelle que, comme enfant, il avait reçu en présent treize poiriers, quarante figuiers, dix pommiers et cinquante rangs de ceps! Si la nature des plantations est celle que connaît la moindre demeure provençale, le nombre sort largement de l'ordinaire. Encore ces chiffres ne désignent-ils qu'une partie du domaine.

De plus, ces plantations sont prospères et productives. Non seulement le verger est "plein de fruits", ce qui peut être une simple formule; mais Ulysse le loue dès ses premiers mots: "Vieillard, tu te connais aux travaux du jardin: quelle tenue! quels arbres! vigne, figuiers, poiriers, oliviers et légumes, tu ne négliges rien ..." (244-247). Plus loin, nous découvrons même que la vigne, comme celle d'Alkinoos, étale sa production sur des périodes diverses: "Chacun d'eux a son temps pour être vendangé, et les grappes y sont de toutes les nuances, suivant que les saisons de Zeus les font changer" (342-344).

Cette fois, ce n'est pas là un miracle, mais un art de planter. Le texte ne dit pas non plus que cette production se poursuive hiver comme été, toute l'année: on a glissé doucement du surnaturel à l'adresse.

Cela ne veut pas dire que les dieux soient absents: Athéna saura faire un miracle pour Laërte, le rendant soudain grand et fort, au point que son fils reconnaîtra aussitôt l'action d'un des Immortels. Mais le jardin ne doit rien au surnaturel — tout au contraire!

Car l'effet, ici, n'est plus de simple réticence: le texte insiste sur un élément entièrement nouveau, qui est mis en relief avec insistance: cet élément est le travail!

Cela se marque dès l'introduction. Ulysse et les siens se rendent au beau domaine que Laërte, jadis, avait pu s'acquérir "à force de travail". Le mot est ἐμόγησεν — le même qui désigne ailleurs les épreuves d'Ulysse. S'agit-il du mal que Laërte a eu à s'approprier la terre, voire d'exploits guerriers qui auraient mené à ce résultat? ou bien du mal qu'il a eu à l'arracher à l'état sauvage, puis à l'entretenir? Le vague de l'expression nous laisse en tout cas sur une impression de difficulté et d'effort. Puis, deux vers plus loin, on nous parle des hangars

¹⁴ 24.205-345.

réservés aux travailleurs (“à ceux qu’il avait condamnés au travail de sa terre”). L’impression de travail est donc, en tout cas, jetée en tête, dès l’introduction.

Puis, dans le jardin, loin des autres qui transportent des pierres, voici, tout seul, Laërte. Que fait-il? Il bêche! Comment se présente-t-il? Il n’a “qu’une robe sordide, noircie et rapiécée. Une peau recousue, nouée à ses mollets et lui servant de guêtres, le garait des épines; et des gants à ses mains le protégeaient des ronces; sur la tête il avait, pour se garer du froid,¹⁵ sa toque en peau de chèvre” (227-231). Tout en lui est misérable, parce que ce sont des vêtements de travail et que le travail des champs est pénible: il faut se garer, se protéger. L’image est saisissante. Elle ne correspond à rien d’équivalent dans l’*Odyssée*. Même le porcher Eumée vit mieux. Ses sandales sont de bon cuir, il reçoit bien. Il n’a rien d’un épouvantail.

Comme pour mieux mettre en valeur l’aspect de Laërte, d’ailleurs, le chant 24 nous montre Ulysse, tout en louant le beau jardin, commencer, de façon directe et agressive, par critiquer cette tenue: “Quelle sale misère! quels linges ignobles!”.

Sans aucun doute, la misère de Laërte est largement due au chagrin. Elle attire notre pitié et prépare le retournement vers la joie lorsqu’il saura qu’il a devant lui son fils. Mais, en même temps, en plus, cette note de réalisme évoque le travail et son côté pénible.

Au moment de se faire reconnaître, d’ailleurs, Ulysse rappelle les souvenirs de son enfance, quand il courait derrière son père, “allant d’un arbre à l’autre et parlant à chacun”: les soins de l’agriculteur sont évoqués dans leur difficulté et dans leur charme. Ils sont devenus réels.

On sait que les Alexandrins, déjà, considéraient tout le chant 24, ainsi que la fin de 23, comme une addition tardive.¹⁶ Il se peut qu’ils aient eu raison: cela ne veut pas dire que ce dernier jardin, plus humain que les autres, manque pour autant de charme, ni non plus cette dernière reconnaissance, entre le fils et son père, d’une jolie sensibilité. Une chose est sûre: que cette description soit ajoutée ou non, elle achève la transposition vers l’humain qui se pressentait dans les autres. Et l’insistance sur le travail est peut-être un signe des temps: les *Travaux* d’Hésiode ont, en effet, découvert le rôle du travail et l’ont exalté, avec éloquence, précisément en ce qui concerne le travail agricole.¹⁷ Dans les jardins divins, les fruits semblaient venir d’eux-mêmes, comme pour cette race d’or dont Hésiode dit: “Le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse

¹⁵ Le texte est ici celui de V. Bérard; mais il repose sur une correction douteuse; les manuscrits disent: “pour exalter sa douleur” — ce qui conviendrait mieux pour l’ensemble de la phrase que pour cette proposition, et n’offre pas un bon parallèle avec les autres membres de phrase.

¹⁶ V. Bérard, toutefois, soude l’épisode chez Laërte aux vers 23.372: il serait antérieur aux autres additions.

¹⁷ Cf. 20ff. et surtout 286-382.

récolte” (117-118). Mais, à présent, “devant le mérite, les dieux immortels ont mis la sueur” (289-290).

Le chant 24 ne va pas jusque là. Le charme subsiste; et le miracle final répare tout. Mais le fait que l’on se rapproche d’Hésiode mesure à quel point, dans la combinaison du divin et de l’humain, l’humain, finalement, l’emporte.

On retrouvera jusque dans le Vème siècle et jusque dans la tragédie cette nostalgie du jardin de délices et de fraîcheur. Seulement, au contact des souffrances humaines, il sera redevenu, plus ou moins, un lieu mythique, où la vertu se mêle à l’harmonie. Telle, la prairie d’Hippolyte, cette “prairie sans tache, où le berger n’ose paître son troupeau, où le fer n’a jamais passé, mais qu’arrosent des eaux vives, produites par la Pudeur”.¹⁸ C’est là qu’Hippolyte cueille les fleurs destinées à Artémis: là aussi l’humain et le divin se rejoignent.

En regard de tels textes, comme des textes sur le paradis, l’*Odyssee* est plus près du réel. Même quand le poète y rêve, il ne nous offre que des rêves d’homme: notre vie quotidienne et vraie, juste un peu rehaussée par l’éclat du divin.

Je me suis livrée à ces réflexions après avoir lu un livre sur le Paradis: celui de Jean Delumeau, *Une histoire du Paradis I: Le jardin des délices* (Fayard 1992). Il m’a semblé, que le contraste éclairait un peu l’art d’Homère et je me suis laissée aller à la douceur de ces jardins. J’aurais un peu honte d’offrir ce bref survol à une philologue aussi rigoureuse et précise que mon amie Ra’anana Méridor. Mais j’ai eu l’impression que ces évocations ne pouvaient être mieux appropriées que pour quelqu’un de son pays — ce pays où des hommes savent aujourd’hui, en créant à leur tour des jardins, faire, en fin de compte, miraculeusement reverdir le désert.

Collège de France

¹⁸ E. *Hipp.* 74-86.